

THEÂTRE HONGROIS CONTEMPORAIN

**Le théâtre hongrois contemporain
aux éditions Théâtrales**

Pál Békés

SOUS LES YEUX DES FEMMES GARDE-CÔTES, 1990

Péter Nádas

RENCONTRE, 1990

MÉNAGE, 1996

Milán Füst

LES MALHEUREUX, 1990

György Schwajda

L'HYMNE, 1992

LE MIRACLE, 1996

György Spiró

TÊTE DE POULET, 1991

THÉÂTRE HONGROIS CONTEMPORAIN

Pál Békés

Le Froussard

László Darvasi

Helga la folle

Kornél Hamvai

Le Bourreau de Longwy

Ferenc Molnár

Dent pour dent

Un, deux, trois!

Katalin Thuróczy

Jeudis festifs

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE ET LE SOUTIEN DE
MAGYART, SAISON HONGROISE EN FRANCE

éditions **THEATRALES**

Th traales/l association

Dans le cadre et avec le soutien de Magyart, Saison hongroise en France de juin à décembre 2001*, le Musée et Institut Hongrois d'Histoire du Théâtre (Budapest), la Maison Antoine Vitez, Théâtrales/l'association, la Comédie-Française et les éditions Théâtrales se sont associés pour faire connaître six pièces représentatives de la dramaturgie hongroise contemporaine.

Les pièces publiées dans ce volume ont été sélectionnées par un comité de lecture composé de Mireille Davidovici, Jean-Pierre Engelbach, Michel Favory, Balázs Gera, Anna Lakos, Laurent Mühleisen, Ophélie Orrechia, Jean-Loup Rivière. Les traductions ont été financées par la Maison Antoine Vitez.

Helga la folle a été lue en public au festival d'Avignon, sous la direction de Balázs Gera, en juillet 2001. Les six pièces ont été présentées en lecture publique par les acteurs de la Comédie-Française, en présence des auteurs, au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, du 21 au 24 novembre 2001 ; une réalisation de la Comédie-Française sous la direction artistique de Jean-Loup Rivière.

L'ensemble de l'opération a été coordonné par Théâtrales/l'association.

La Maison Antoine Vitez a publié dans sa collection Cahiers Maison Antoine Vitez le n° 6 «Théâtres hongrois – d'une fin de siècle à l'aube : 1901-2001» (éditions Climats), consacré à la dramaturgie hongroise, sous la direction d'Anna Lakos.



*Magyart, Saison hongroise en France (juin - décembre 2001), est organisée en France par le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Culture et de la Communication et mise en œuvre par l'Association française d'action artistique avec le soutien de l'Institut français de Budapest ; en Hongrie par le ministère de la Culture et du Patrimoine national et mise en œuvre par Hungarofest avec le soutien de l'Institut hongrois de Paris. Avec le soutien des parrains de la Saison hongroise : Malev, Axa-Colonia, Initiatives France-Hongrie.

Les éditions THEÂTRALES bénéficient d'une aide de la S A C D

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la S A C D.



Photo de couverture :
Támas Révész, Budapest

Maquette de couverture :
Temps d'Espace

© 2001, Éditions THEÂTRALES
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-097-5

THÉÂTRE HONGROIS CONTEMPORAIN

Pál Békés
LE FROUSSARD p. 9

László Darvasi
HELGA LA FOLLE p. 53

Kornél Hamvai
LE BOURREAU DE LONGWY p. 153

Ferenc Molnár
DENT POUR DENT p. 223
UN, DEUX, TROIS ! p. 295

Katalin Thuróczy
JEUDIS FESTIFS p. 357

PÁL BÉKÉS

LE FROUSSARD

A Félölény

Fable en deux parties

traduite du hongrois par Sophie KÉPÈS



Pál Békés est né en 1956 à Budapest, où il a suivi des études de langue et de littérature anglaise et hongroise. Auteur de romans, de livres pour enfants, de nouvelles et de pièces de théâtre, il a publié plus de quinze ouvrages et est également traducteur. Il a exercé pendant six ans les fonctions de rédacteur en chef pour le théâtre et la littérature à la télévision hongroise.

Aujourd'hui, il se consacre entièrement à l'écriture et à la traduction. Il a reçu de nombreux prix littéraires en Hongrie et certaines de ses nouvelles et de ses pièces ont été traduites dans plusieurs langues. Sa pièce *Sous les yeux des femmes garde-côtes* est publiée aux éditions Théâtrales (1989) dans une traduction de Noëlle Renaude.

Le Froussard (A Félölény) a été édité en Hongrie en 1990.

PERSONNAGES

FROUSSARD

RÉCURE

ÉLAGUE

CASSE-MOTTE

FLÂNE

MONSTRE DE BUREAU

GRANDE PERFECTION

ÉCHO INTÉRIEUR

FEU FOLLET

Ainsi que des spectres communs à volonté

ACTE I

Une petite forêt pas encore détruite, mais déjà en partie atteinte. À l'arrière-plan, des arbres, çà et là des branches cassées, des écorces en décomposition. Au centre, un feuillu gigantesque, à droite, un vieux chêne, et dedans, à hauteur des yeux, un grand trou avec une porte ancienne, cintrée. Elle doit être fermée depuis longtemps, elle est usée, pourrie. Au premier plan, une petite clairière. – Une musique tissée de sons terrifiants, sinistre et menaçante. Du bruit dans le sous-bois. L'arbre au centre s'effondre en craquant, s'abat sur la scène. Silence épouvanté. Au bout d'un moment, le bruissement reprend, Récure apparaît derrière le tronc abattu. Il trimbale un seau et une serpillière, un chiffon, un balai-brosse, un grand plumeau blanc. Il est couvert de brindilles, d'aiguilles de pin, de terre. Il s'époussette, énervé.

RÉCURE.– Bon, j'en ai assez de tout ça. Fini, on ferme. En ce qui me concerne, j'ai terminé.

À nouveau le grattement, Casse-Motte surgit de terre. C'est un personnage myope, voué à ameubler le sol, équipé d'une bêche, d'une pelle et d'une petite herse.

CASSE-MOTTE.– Qu'est-ce qui se passe ?

RÉCURE (*montrant le tronc d'arbre*).– Il est tombé.

CASSE-MOTTE.– Comme ça ? (*souçonneux*) Tout seul ?

RÉCURE.– Est-ce que ce genre de chose peut arriver tout seul ?

Le feuillage d'un arbre frémit. Élague glisse le long du tronc. C'est une personne de petite taille, élastique, bondissante, portant à la ceinture divers outils de menuisier, et même son nez ressemble énormément à une scie. Dès qu'il touche le sol, il s'approche à pas lestes.

ÉLAGUE.– Hello. Je l'ai vu ! Il est tombé !

RÉCURE.– Encore heureux que tu l'aies vu, de là-haut.

CASSE-MOTTE.– Et tu as aussi vu comment ? Qui ? Pourquoi ?

ÉLAGUE.– Je n'ai que des soupçons. Qui peut de nos jours venir abattre des arbres dans le coin ?

CASSE-MOTTE.– D'après vous... ils sont déjà ici ?

ÉLAGUE.— Mais bien sûr. Depuis longtemps. Quand je taille la cime des arbres, je vois bien comment ils tressent un anneau de plus en plus serré autour de la petite forêt. Plus près de jour en jour. Ces temps-ci, ils ont atteint la lisière.

RÉCURE.— Nous savons qu'ils sont aux alentours. Mais Casse-Motte demande s'il est possible qu'ils soient déjà dedans ?

CASSE-MOTTE.— Moi je creuse là-dessous, et je n'ai pas ta vue plongeante, Élague.

ÉLAGUE.— Je ne les ai pas encore vus dedans. Mais je les sens.

RÉCURE.— Tu les sens, tu les sens ! N'importe qui peut dire ça. Ça ne confirme rien. Mais moi, je te demande : pourquoi cet arbre est-il tombé ?

CASSE-MOTTE.— Écoute, Récure, un arbre peut tomber pour toutes sortes de raisons. Disons simplement que le pauvre a vieilli et pourri, s'est desséché, a été foudroyé, mangé par les vers...

RÉCURE.— Ne jouons pas sur les mots. Ce pauvre-ci serait vieux et aurait pourri, simplement ?

ÉLAGUE.— Je ne le vois pas comme ça !

RÉCURE.— Il est verdoyant et magnifique. Peut-être que toi, Casse-Motte, tu as creusé exagérément le sol autour de ses racines ?

CASSE-MOTTE.— Moi, je sais toujours exactement où m'arrêter de creuser.

RÉCURE.— Alors, peut-être que c'est toi, Élague, qui a taillé exagérément les branches ?

ÉLAGUE.— Moi, je taille toujours en proportion de l'étendue du feuillage.

RÉCURE.— Et moi, je commençais à peine à mettre de l'ordre autour de son pied... Je me disais, le sous-bois est sale, je vais le nettoyer bien à fond, comme d'habitude, je le lave, j'enlève les toiles d'araignée, que ça soit fait comme il faut, et alors... J'ai à peine eu le temps de sauter de côté. Et à cela, il ne peut y avoir qu'une seule et unique raison...

CASSE-MOTTE.— Ne le dis pas !

RÉCURE.— Que je le dise ou non, ça n'en est pas moins vrai.

ÉLAGUE.— Quand on parle du diable, on en *bois*... euh, voit la queue.

RÉCURE.— Moi, j'ai entendu dire que le diable n'apparaît pas parce

LÁSZLÓ DARVASI

HELGA LA FOLLE

L'histoire se passe dans une ville où l'on aime les raisins secs.

Bolond Helga

Pièce en deux actes

traduite du hongrois par Balázs Gera et Delphine Jayot



László Darvasi est né en 1962 dans une petite ville agricole du sud-est de la Hongrie. Après des études de littérature, il devient professeur. Parallèlement à son travail d'enseignant, il écrit pour la revue littéraire *Elet és Irodalom* dont il devient l'un des collaborateurs permanents. Depuis 1990, il fait régulièrement paraître des recueils de poèmes et de nouvelles, dont certains ont été édités aux Pays-Bas, en Allemagne, ainsi qu'en France (*L'Orchestre le plus triste du monde* chez Actes Sud en 2000). Son premier roman, *A Könnymutatványosok legendája*, publié en 1999, est actuellement en cours de traduction en Allemagne. Auteur de plusieurs pièces de théâtre (*Enquête sur l'affaire des roses*, *Argentine*, *Helga la folle...*), dont certaines sont inspirées de ses nouvelles, Darvasi a souvent été joué en Hongrie. Sa dernière création, *Störkapitány*, sera présentée en 2001 au Théâtre de Kaposvár, l'un des plus novateurs de Hongrie.

PERSONNAGES

RICHTER : *le maire, premier magistrat de la ville, homme solitaire d'âge mûr.*

HELGA KOCH : *la « folle » ou plutôt fantasque.*

HIMMEL : *l'étranger, beau et froid.*

KAUF : *le commerçant.*

MADAME KAUF : *a déjà deux accouchements à son actif.*

FLEIS : *le boucher, aime les raisins secs.*

MADAME FLEIS : *a déjà quatre accouchements à son actif.*

VEIN : *le tenancier d'auberge, a subi des dommages.*

FEUER : *jeune homme casse-pieds.*

MADAME FUCHS : *pipelette au grand cœur.*

KAMPF : *vétéran, a même reçu une balle en pleine tête.*

MADAME RICHTER : *la mère de monsieur richter, veuve, a tendance à s'évanouir.*

KLEIN : *le capitaine, gardien de la prison, écrit des vers, passe pour un abruti.*

UN NOUVEAU-NÉ.

UN GAILLARD AVEC DES SACS DE RAISINS SECS.

ACTE I

À la mairie, des chaises, une table. Une fenêtre.

Scène 1

Richter, Kauf et Fleis.

Richter est assis sur son fauteuil de maire. Il regarde fixement devant lui.

Fleis mange des raisins secs. Un sachet de papier. Bruissement du papier.

Silence.

FLEIS (*haussant les épaules*).— Tant pis, moi, j'aime les raisins secs.

KAUF (*crispé*).— Et dire que, hier encore, le petit Joseph faisait à dada sur mon bidet.

FLEIS.— Ça me rentre dans les dents. Ça me fait mal. Mais tant pis !

KAUF.— Quand je pense que monsieur Koch avait refusé la charge de conseiller municipal.

FLEIS.— Et pourquoi un boucher devrait-il ne manger que de la viande ?

KAUF.— Il disait que c'était incompatible avec la levure.

FLEIS.— Toute la journée, les mains dans la viande, qui pourrait supporter ça ?

KAUF.— La levure... Qu'est-ce que ça a pu le faire rire !

FLEIS.— Monsieur Kauf... (*silence*) Prenez des raisins secs, monsieur Kauf.

KAUF (*il prend des raisins secs*).— Quand j'y pense, ça aurait très bien pu tomber sur moi.

FLEIS.– Mâchez doucement... Moi, j'ai beau être boucher, je m'évanouis à la vue du sang.

KAUF.– Ou sur mon épouse...

FLEIS.– Enfin, du sang d'un homme. (*à Kauf*) Eh bien, reprenez-en !

KAUF.– ... Ou sur mes deux gosses, tiens !

FLEIS.– Désormais, plus de brioche de chez Koch.

KAUF.– Ou alors sur monsieur Fleis, sa chère épouse, ses quatre enfants, son petit caniche.

FLEIS.– Putain de Dieu ! Mes dents !

KAUF.– Ou même sur monsieur Richter ! Et son honorable mère...

FLEIS.– J'ai mal aux dents !

RICHTER (*cinglant*).– Arrêtez de nous casser les oreilles avec votre douleur, monsieur Fleis !

FLEIS.– Moi, je continuerai à manger des raisins secs, même si...

KAUF.– Monsieur Koch n'a même pas eu le temps d'appeler au secours.

FLEIS.– Même si ça doit me faire mal... Aïe, qu'est-ce que j'ai mal !

Klein entre. On entend le grondement de la foule.

KLEIN.– Nous sommes arrivés, monsieur.

Silence.

RICHTER (*soudain*).– Qu'en est-il de la fille ?

KLEIN.– Elle est venue d'elle-même. Elle trottait menu comme si cette boue qui lui colle aux pieds ne lui pesait pas... Excusez-moi.

FLEIS (*tenant sa mâchoire*).– La petite crasseuse.

KAUF.– La petite folle...

RICHTER.– Helga... (*il reprend ses esprits*) Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

KLEIN.– Les gens sont inquiets, monsieur... Ils se sont rassemblés devant la maison de monsieur Koch... Excusez-moi. Puis ils nous ont suivis. Sur le chemin, ils étaient silencieux, c'est seulement ici qu'ils ont commencé à...

RICHTER.– Enjoignez-leur de rentrer chez eux.

KORNÉL HAMVAI

LE BOURREAU DE LONGWY

Hóhérok hava

Pièce en deux actes

traduite du hongrois par

Anna Lakos et Jean-Loup Rivière



Kornél Hamvai est né en 1969 à Budapest. Parallèlement à des études de langue et de littérature anglaise commencées à Budapest et achevées à Oxford en 1997, il entreprend d'écrire.

Il obtient en 1996 le prix Sándor Bródy du meilleur premier roman pour *Márton partjelz fázik* (*Márton, le juge de touche a froid*) édité en 1995. À partir de 1997, il écrit des pièces de théâtre pour lesquelles il est à nouveau primé : *Körvadászat* (*Battue marchante*), *Márton partjelz fázik* (*Márton, le juge de touche a froid*) et *Hóhérok hava* (*Le Bourreau de Longwy*) que nous publions pour la première fois en France.

Il est également l'auteur de nombreuses traductions en hongrois de pièces de théâtre, de poésie et de romans de langue anglaise (Derek Walcott, Stephen King, Harold Pinter...)

Son deuxième roman, *A prikolics utolsó élete* (*La Dernière Vie du loup-garou*), vient d'être édité en Hongrie.

PERSONNAGES

ROCH
 JAROGNE
 PHILIPPE
 PATALIN
 CANNÉ
 HIPPO
 GUINCHARD
 SANSON
 LAVOISIER
 BLANCHARD
 LAGRANGE
 MÉDET
 BONAPARTE
 LE PRÊTRE
 LE MARI
 LE PREMIER PASSANT
 LE DEUXIÈME PASSANT
 LE PREMIER SPECTATEUR
 LE DEUXIÈME SPECTATEUR
 LE TROISIÈME SPECTATEUR
 LE MENDIANT
 LE VOYAGEUR
 LE COCHER
 LE CHEF
 LE PREMIER GREFFIER
 LE DEUXIÈME GREFFIER
 LE TROISIÈME GREFFIER
 LE QUATRIÈME GREFFIER

LE CONFESSEUR
 LE TROISIÈME PASSANT
 LE QUATRIÈME PASSANT
 L'ACTEUR
 LE DÉLÉGUÉ
 LE CRIEUR
 UN MONSIEUR
 UN OFFICIER
 LE PREMIER GENDARME
 LE SECOND GENDARME
 L'ÉDITEUR
 L'EMPLOYÉ
 UN VENDEUR
 MADAME ROCH
 MADAME SÉNAC
 MADAME CHARPENNET
 MADAME LAVOISIER
 LILI
 MINOU
 LA FEMME
 LA PREMIÈRE CAISSIÈRE
 LA SECONDE CAISSIÈRE
 UNE DAME
 LA GITANE
 UNE FILLE
 UNE PETITE FILLE

*La scène est à Longwy et à Paris,
 en juillet 1794.*

ACTE I

1.

Longwy. Devant l'autel.

LE PRÊTRE (*donnant la communion*).— Le corps du Christ.

LA FEMME.— Amen.

LE PRÊTRE. — Le corps du Christ.

UNE PETITE FILLE.— Amen.

LE PRÊTRE. — Le corps du Christ.

ROCH.— Amen.

Roch s'éloigne de l'autel, l'hostie dans la bouche. La tête penchée, il retourne au fond et s'agenouille.

ROCH.— Seigneur, je te reçois avec humilité, je sollicite ta grâce, et te demande de pardonner les péchés que mes devoirs d'État m'obligent à commettre. Pardonne-nous d'exercer ici-bas le droit de juger et de punir, et donne-nous la sagesse pour que ta volonté soit faite. Amen.

Roch se lève et rejoint la guillotine.

2.

Une place devant le théâtre. Un échafaud. La foule. Roch apparaît, poussant une brouette contenant des outils et une corbeille. Il enlève son manteau, sa chemise est souillée de sang. On s'écarte pour le laisser parvenir à la guillotine.

DES PASSANTS.— C'est Roch !

JAROGNE (*nu*).— Comment ça va, mon fils ?

ROCH.— Citoyen Jarogne ! Terrible, la chaleur...

JAROGNE.— Le puritanisme, mon fils ! C'est le pilier de la République. J'ai envoyé ma proposition à Paris, mais je n'ai pas encore eu de réponse.

ROCH.— Tu penses que tout le monde devrait...

JAROGNE.— Tout le monde. La simplicité. Le naturel. Les Anciens le savaient bien. La communauté des femmes. La prostitution des adolescentes. L'inceste légalisé. On trouve barbare ce qui est inhabituel, voir Montaigne.

Roch monte sur l'échafaud et fait ses préparatifs. On conduit une femme à travers la foule, les mains liées derrière le dos. Jarogne leur fait signe de s'arrêter. Jarogne et la Femme sont face à face.

JAROGNE.— Quel gâchis ! (*il fait un signe et on arrache la blouse de la femme, elle est à moitié nue*) Tu es belle, c'est un crève-cœur. Mais on ne te regrettera pas. Non, on ne te regrettera pas.

LE MARI.— Jarogne !

JAROGNE.— Citoyen.

LE MARI.— Citoyen Jarogne. Je vais donner des ordres à ma femme. Faites avec elle ce que vous voulez. Mais laissez-la partir.

JAROGNE.— Qu'est-ce que tu dis ? Approche. (*le Mari s'approche. Jarogne lui fait signe de venir encore plus près*) Qu'est-ce que tu dis ?

LE MARI.— Je sais que cette espèce de dinde ne vous a pas laissé approcher. Pardonnez-lui.

JAROGNE.— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu la sais la différence entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ?

FERENC MOLNÁR

DENT POUR DENT

Játék a kastélyban

Pièce en trois actes

traduite du hongrois par Anna Lakos et Jean-Loup Rivière



Ferenc Molnár (1878, Budapest – 1952, New York), romancier, dramaturge et journaliste, est sans conteste la figure dominante du théâtre hongrois du siècle passé. Après des études de droit à Budapest et à Genève, il débute une carrière de journaliste en 1896. Parallèlement, il écrit des poèmes, des nouvelles et des récits plutôt réalistes dans lesquels on découvre déjà son style brillant. Son premier roman, *Az éhes város (La Ville a faim)*, est publié en 1901. En 1907, paraît l'un de ses plus célèbres ouvrages, *Pál utcai fiúk (Les Garçons de la rue Pál)*. Pendant la Première Guerre mondiale, il devient correspondant de guerre. À partir des années vingt, il écrit de plus en plus souvent pour le théâtre et devient le maître du vaudeville à la hongroise. Sa pièce la plus connue, *Liliom*, est aujourd'hui traduite dans plusieurs langues. Lors de la montée du fascisme, il quitte la Hongrie pour la France, puis il s'installe à Hollywood où il travaille comme scénariste.

Les deux pièces que nous présentons ici, *Játék a kastélyban (Dent pour dent)* et *Egy, kettő, három ! (Un, deux, trois !)* ont été publiées en Hongrie en 1926 et 1929.

PERSONNAGES

TURAI

GÁL

ADAM

ANNIE

ALMADY

LE SECRÉTAIRE

LE VALET

L'histoire se passe dans un château au bord de la mer en Italie.

ACTE I

Une luxueuse chambre d'ami dans un château au bord de la mer. Des portes côté jardin et côté cour. Au milieu de la scène, un canapé, une table, deux fauteuils. Une grande fenêtre au fond. Nuit étoilée. La scène est plongée dans l'obscurité. Quand le rideau se lève, on entend une vive conversation. La porte gauche s'ouvre et trois hommes en smoking entrent. L'un d'eux allume tout de suite la lumière. Sans dire un mot, ils allument une cigarette, puis s'assoient en même temps. Gál dans le fauteuil de gauche, Turai dans celui de droite, Adam sur le canapé. Long silence presque pénible. Fumée de cigarette. Ils sont assis confortablement. Silence.

GÁL.— À quoi tu penses si intensément ?

TURAI.— J'étais en train de réfléchir à la difficulté de commencer une pièce. Au tout début, quand il faut présenter les personnages.

ADAM.— Ça doit être dur.

TURAI.— Excessivement. La représentation commence. La salle se tait. Les acteurs entrent en scène et la douleur commence. Ça peut durer une éternité : il faut parfois jusqu'à un quart d'heure pour que le public comprenne qui est qui et qui veut quoi.

GÁL.— Tu ne peux pas oublier ton métier, ne serait-ce qu'un instant ?

TURAI.— Impossible.

GÁL.— Il ne se passe pas une demi-heure sans que tu ne parles de théâtre, d'acteurs, de pièces... Il n'y a pas que ça dans la vie.

TURAI.— Que ça. Je suis auteur dramatique, pour mon malheur. Alphonse Daudet écrit dans ses Mémoires que devant son père mort, il songeait à la scène émouvante que cela donnerait au théâtre.

GÁL.— Bon ! Mais on ne peut pas être à ce point-là esclave de son métier.

TURAI.— Celui qui n'est pas son maître est son esclave. Il n'y a pas de juste milieu. Crois-moi, ce n'est pas une plaisanterie que de bien commencer une pièce ! C'est la partie la plus ardue de la technique dramatique. Comment présenter rapidement les personnages ? Par exemple, cette scène : nous trois. Trois messieurs en smoking. Si nous n'étions

pas dans ce salon, mais sur un plateau, au début d'une pièce, nous devrions parler à tort et à travers, dire des choses sans intérêt jusqu'à ce qu'on découvre qui nous sommes. Est-ce qu'il ne serait pas plus simple d'entrer en scène et de se présenter ? (*il se lève*) Bonsoir. Nous sommes tous les trois invités dans ce château, nous sortons de la salle à manger, nous avons eu un dîner excellent, nous avons bu deux bouteilles de champagne. Je m'appelle Sandor Turai, je suis auteur dramatique, j'écris des pièces depuis trente ans, je vis de ma plume. Point. Maintenant à toi.

GÁL (*se levant*).— Je m'appelle Gál, je suis aussi auteur dramatique, j'écris également des pièces, exclusivement avec ce monsieur ici présent. Nous sommes tous les deux célèbres. Sur les affiches de tous les bons vaudevilles, ou des bonnes opérettes, on peut lire : « de Gál et Turai ». Naturellement, je vis de ma plume moi aussi.

GÁL ET TURAI (*ensemble*).— Et ce jeune homme...

ADAM (*se levant*).— Et ce jeune homme, avec votre permission, est Albert Adam, vingt-cinq ans, compositeur. J'ai fait la musique de la dernière opérette de ces deux charmants messieurs. C'est mon premier travail au théâtre. Ces deux vieux anges gardiens m'ont découvert, et maintenant j'aimerais devenir célèbre grâce à eux. Ils m'ont fait inviter dans ce château. Ils ont fait faire mon frac et mon smoking, car je suis pour l'instant pauvre et inconnu. J'ai perdu très tôt mes parents, et ma grand-mère m'a élevé. Elle est morte, et je suis seul au monde. Je n'ai ni nom ni argent.

TURAI.— Mais tu es jeune.

GAL.— Et talentueux.

ADAM.— Et amoureux de la *prima donna*.

TURAI.— Tu n'aurais pas dû dire ça, le public l'aurait deviné tout seul.
Ils s'assoient.

TURAI.— Alors, ce n'est pas plus simple de commencer une pièce ainsi ?

GAL.— À ce compte-là, c'est facile d'écrire une pièce.

TURAI.— Ce n'est pas si facile, crois-moi. Écoute : tout cela...

GAL.— Oui ! Oui ! D'accord ! Mais ne recommence pas à parler boutique. J'en ai par-dessus la tête. Demain, si tu veux bien.

FERENC MOLNÁR

UN, DEUX, TROIS !

Egy, Kettő, Három !

Pièce en un acte

traduite du hongrois par

Anna Lakos et Jean-Loup Rivière

PERSONNAGES

MONSIEUR NORRISON

ANTAL

LYDIA

LE SECRÉTAIRE

MADEMOISELLE KUNO

MADEMOISELLE BRASCH

MADEMOISELLE POSNER

MADEMOISELLE PETROVICS

MADEMOISELLE LIND

MONSIEUR OSSO

MONSIEUR CIRING

DOCTEUR WOLFF

DOCTEUR FABER

DOCTEUR PINSKY

MONSIEUR FÉLIX

LE COMTE DUBOIS-SCHOTTENBURG

MONSIEUR COLLEON

DOCTEUR CHRISTIAN

LE TAILLEUR

LE MARCHAND DE MODES

LE MAÎTRE D'HÔTEL

CHARLES

LE DOMESTIQUE

La pièce se passe dans une grande ville d'Europe.

Le majestueux salon de réception du président de la banque. Côté jardin, devant, une porte dérobée s'ouvre sur un cabinet de toilette. Côté jardin et côté cour, au fond, il y a une large baie avec un lourd rideau qu'on peut tirer. Derrière ce rideau, côté jardin, on peut apercevoir le bureau des secrétaires ; et côté cour, une petite salle de réunion avec une table et des chaises. Il y a une fenêtre tout au fond de la scène. Côté cour, devant, il y a une porte d'entrée. Au milieu de la scène, face au public, il y a un grand bureau avec plusieurs téléphones et des sonnettes. À gauche et à droite du bureau, il y a deux tabourets pour les sténographes. Quelques fauteuils. Deux tabourets devant le bureau. Quand le rideau se lève, Norrison est devant la porte dérobée, ouverte, et il s'essuie les mains pendant qu'un domestique brosse le dos de son manteau. Le Secrétaire est debout, à droite du bureau, et prend des notes.

NORRISON (*avec précipitation, de façon impérative, d'une voix forte, tout en s'essuyant les mains*).— Classer tous les jours mon courrier en faisant des piles, marquer la date d'arrivée sur chaque pile. Je ne veux recevoir aucun courrier pendant une semaine. Ensuite de quoi... Des messieurs arrivent le treize pour l'emprunt de la ville de Venise, les accueillir et leur dire que je rentre le lendemain, le quatorze à midi. Ensuite de quoi... S'il faut prendre des mesures urgentes, voir le directeur Holstein. Ensuite de quoi... Je ne veux pas voir la presse, mes journaux sont à mettre de côté au service de presse. Ensuite de quoi... Si on me cherche, à partir de quatre heures trente et une, je suis en vacances, et pendant une semaine je ne m'occupe de rien, je débranche mon cerveau. Point.

Il tend la serviette au domestique et s'assied dans le fauteuil.

LE SECRÉTAIRE.— Tout ira bien, monsieur le président.

Le Domestique rapporte la brosse et la serviette dans le cabinet de toilette, revient, ferme la porte, et, sur la pointe des pieds, passant derrière Norrison, va dans la salle de réunion. Silence. Norrison dans son fauteuil, rêveur, regardant en l'air, tapote les bras du fauteuil.

LE SECRÉTAIRE (*avec un sourire soumis et modeste*).— Monsieur le président tapote le bras du fauteuil. C'est le moment où j'ose interpeller le grand dirigeant.

NORRISON.— Interpellez ! Venez, mon cher Graef, interpellez-moi ! Non pas comme mon secrétaire particulier, mais en confiance, comme un vieil ami de la famille. Grâce à Dieu, j'ai quelques minutes de tranquillité. (*il regarde sa montre*) Il est trois heures moins le quart. Notre chère petite Lydia vient me chercher à quatre heures. Le train part à quatre trente et une, et nous rejoignons ma famille à la montagne. Une semaine de vacances. Je vais me reposer, Graef, me reposer. D'ores et déjà, mon cerveau commence à se débrancher. Venez, mon cher Graef, racontez-moi quelque chose. Que commence l'oisiveté...

LE SECRÉTAIRE.— Oh, monsieur le président... votre cerveau est une machinerie si compliquée qu'il faut beaucoup de temps pour le débrancher.

NORRISON.— Mon cher Graef, ne me flattez pas.

LE SECRÉTAIRE.— Ah ! vous partez en voyage, et ce bureau va être vide et silencieux. C'est, pour ainsi dire, le cerveau de ce grand bâtiment.

NORRISON.— Ce n'est pas mal, comme comparaison. Ensuite de quoi...

LE SECRÉTAIRE.— Il y a des étages au-dessus, et il y a des étages au-dessous, des bureaux, des salles, des couloirs, des centaines d'hommes grouillant, travaillant, l'argent, l'argent ! Ce grand bâtiment est comme une fonderie qui extrait l'or de n'importe quoi ! Que c'est beau !

NORRISON.— Savez-vous ce qui était beau ? C'est quand elle n'existait que là ! (*il montre son front du doigt*) Et moi, je devais le construire et le peupler. Alors ça, c'était beau ! Mais laissons la banque. Parlons de choses dont on ne parle pas d'habitude. Bavardez, bavardez, aidez-moi à débrancher mon cerveau.

LE SECRÉTAIRE (*tout confus*).— C'est intéressant. Maintenant que monsieur le président m'autorise la conversation, je suis tellement excité que rien ne me vient à l'esprit. De quoi pourrais-je parler ?

NORRISON.— De ce que vous voulez. (*il tape sur l'épaule du secrétaire*) Mon cher vieux Graef.

LE SECRÉTAIRE.— Que vous êtes gentil aujourd'hui ! On dirait un cavalier qui flatte son cheval après un long galop.

KATALIN THURÓCZY

JEUDIS FESTIFS

Hütörtökünnap

Pièce en trois actes

traduite du hongrois par Françoise Bougeard



Katalin Thuróczy est née à Budapest, où elle a fait ses études et réside encore aujourd'hui. D'abord scénographe, puis assistante à la mise en scène, elle a débuté sa carrière en 1970 au *Nemzeti Színház* (Théâtre national) de Budapest. Elle rejoint le tout jeune Théâtre Joseph Katona en 1983 et l'*Új Színház* (Nouveau Théâtre) en 1984.

Depuis 1996, elle se consacre entièrement à l'écriture (en hongrois, mais aussi en tchèque) et collabore à de nombreuses revues (*A Vilagszínház, Színház...*) et journaux tchèques et hongrois. Elle exerce les fonctions de conseillère littéraire pour le Théâtre National de Pécs. À ce jour, son œuvre est constituée de poèmes, de nouvelles, de six scénarios et de plus de vingt pièces de théâtre dont *Cselédklozett* (*Cabinet*), *Szegény Eduárd* (*Le Pauvre Édouard*), *Valaha Saint-Michelben* (*Autrefois à Saint-Michel*), *A két Hunyadi* (*Les Frères Hunyadi*), *Alumínofesztivon*, *Concerto Grosso*. Ses pièces sont régulièrement jouées en Hongrie et plusieurs ont été primées (*Jeudis festifs* a reçu en 1993 lors de sa première présentation le prix du *Vígyszínház*, et en 1995 celui du forum Puvert de Zalaegerszeg).

PERSONNAGES

ZSUZSA (*joujà*) : 60 - 70 ans

SANDOR (*chanedor*) : 80 ans

MANYA* (*mâniâ*) : 60 - 70 ans

BÖSKE (*beuchkè*) : 50 - 60 ans, amie de Zsuzsa

HILDA* : 60 - 70 ans, amie de Zsuzsa

ISTVAN (*ichtoane*) : 70 ans environ

ADÈLE* : 80 ans

AMÉLIE CHÉRIE : âge indéfinissable, mère de Zsuzsa

LIZA : 20 ans, fille de Zsuzsa

EVA : 30 ans, fille de Zsuzsa

CAROLE : 35 ans, Belle-fille de Zsuzsa

LACI (*lâtsi*) : 50 ans

ROZA* : âge indéfinissable, parente éloignée de Zsuzsa

TAMAS (*tâmach*) : 5 - 6 ans, petit-fils de Zsuzsa et fils d'Eva

BARON VERNITS (*vernitch*)

**Ces rôles peuvent être tenus par des hommes.*

Nous sommes dans un appartement de plusieurs pièces bien séparées les unes des autres. L'ameublement ne répond à aucune cohérence particulière. Une pièce occupe toute la largeur de la scène. La cuisine, beaucoup plus petite, s'insère dans l'espace scénique. Des tapis persans usés couvrent le plancher de la grande pièce. Dans la cuisine, le carrelage au sol est un damier noir et blanc. Au fond, des armoires s'alignent sur toute la largeur de la pièce. Meubles rescapés de plusieurs générations d'innombrables déménagements. Pièces de valeur à des stades divers de délabrement. Plus à droite, sur le côté, une commode au-dessus de laquelle est accroché un miroir gravé dans un large cadre doré ; sur le côté gauche, une desserte chargée d'assiettes et de verres. À gauche, deux portes et entre les deux un canapé dans le style Biedermeier¹ auquel il manque un pied. Des livres le remplacent. À droite, une seule sortie qui donne dans la minuscule entrée : quatre murs, quatre portes. L'une d'entre elles ouvre sur la grande pièce (scène), une autre sur la cuisine, la troisième sur la salle de bain-w.c., et la dernière donne sur la coursoive (galerie extérieure). Juste à côté des w.c., un miroir vénitien en pied occupe l'espace mural restant. Sur le cadre doré et sculpté, deux anges et demi en position assise. L'autre « demi » n'ayant pas résisté au passage du temps.

On attend des invités. La pièce est déjà plus ou moins disposée à cet effet. Trois tables s'alignent par ordre de grandeur : d'abord la grande, puis deux plus petites mises bout à bout. Tout autour, des sièges. Un fauteuil pourvu d'un dossier haut, deux sièges Biedermeier, deux chaises Sécession² tendues de cuir. Tout cela dans des tons variés. Deux tabourets au cas où il y aurait plus de monde que prévu.

Aux murs, dans des cadres fatigués, sont accrochés des portraits, des paysages et quelques photos défraîchies qui, étant de toute évidence l'œuvre d'artistes de renom, auraient un criant besoin d'être restaurés.

On peut encore rajouter quelques petites tables. Toutefois, dans un désordre sympathique, les choses ont envahi toutes les surfaces de rangement. Factures, lettres, vêtements épars, un bocal entamé de cerises au sirop et bien d'autres objets « importants » que l'on met soigneusement de côté « žu cas où ».

Au mur de la cuisine, une reproduction en couleur du portrait de l'empereur François-Joseph. Un tapis mural d'origine sicule³, diverses poteries, un calendrier de 1980 et un autre de 1984, des bénédictions à l'adresse de la famille et bien d'autres choses du même genre.

Au fond se trouve une desserte dont le plateau est en marbre, une des portes manque. À l'intérieur, des assiettes en porcelaine de Saxe côtoient indifféremment des coupelles émaillées, des verres en cristal et des verres à moutarde.

Sur le marbre lourd de la table de la cuisine, un sucrier en argent surmonté d'un Cupidon en danseuse, un grand bocal de cornichons, des chaussettes, une passoire à thé et une planche à découper sur laquelle reposent quatre plats de pogacsas⁴ au chou tout juste sortis du four. Autour de la table, des chaises. Sur le gaz, la soupe mijote dans un grand faitout (12 litres) et quelque chose cuit dans le four. Voilà pour ce qui est du décor.

Dans la grande pièce, une fille d'environ 25 ans est assise. Un casque sur les oreilles, elle écoute de la musique, les yeux révulsés. Elle semble en transe. Devant elle, dans un vieux plat en verre, une salade composée : concombre, pommes, chou. Sur ses genoux, un magazine qu'elle regarde distraitement lorsque la musique s'arrête. Elle en profite alors pour picorer la salade.

ACTE I

Scène 1

On sonne longuement, hystériquement. Puis un pied chaussé de talon haut s'insinue dans l'entrebâillement de la porte qui n'est pas fermée. La jambe précède la femme : grande, rousse, belle. Elle tient une valise dans chaque main et lorsqu'elle parle, sa voix tremble, hésitant entre l'hystérie et les pleurs.

LA FEMME.— Où est ta mère ? *(elle pose les valises et sort chercher son sac) ... C'est toujours ouvert ici... pourquoi ne fermez-vous pas ? (elle pose son sac sur le coffre) Je la rapporte... il est arrivé avec une valise, qu'il reparte avec... J'en ai assez ! ... On ne pourra pas dire que je n'ai pas été patiente... il ne faut pas prendre les gens pour des andouilles... Où est ta mère ?*

La fille émergeant des vapes aperçoit la femme et se réjouit.

LA FILLE.— Carole ! ... il faut que je maigrisse... que des légumes... de la salade...

CAROLE.— Où est ta mère ?

LA FILLE.— Vivaldi... J'adore... un peu comme... *(geste expressif)* ... Y'a pas d'oignon... tu en veux ?

CAROLE.— Non. Son fils, qu'elle se le garde ! Moi j'en ai assez ! Il y a des putes partout dans cette ville... alors pourquoi moi... moi précisément...

LA FILLE.— ... et de l'ananas tous les matins...

Carole se dirige vers elle et lui enlève le casque.